

*Débarras, souvenirs d'égotisme* de Jean-Paul Hubin, 172 pages et 4 photos couleur, Charlie Brown éditeur [Charlie Brown, pseudonyme de l'auteur]

*Débarras* : Sous ce titre un rien provocateur (comprenez : ce n'est qu'un bric-à-brac, mais j'aimerais qu'il suscite votre intérêt !) Jean-Paul Hubin réunit un certain nombre de textes de factures différentes et qui appartiennent à des époques elles-mêmes très diverses.

Le livre comporte, rangés dans un ordre proche du chronologique, douze chapitres. Les textes les plus anciens datent de 1964 — Jean-Paul Hubin a alors une petite trentaine d'années —, les plus récents de 2011. Un long parcours de vie qui se fissure douloureusement, le 18 avril 2010, quand l'auteur est frappé par le décès soudain de son fils Thomas. Une béance s'ouvre; il y aura désormais pour lui un « avant » et un « après ».

Les huit premiers chapitres de *Débarras* se rapportent, eux, à l'« avant ». Jean-Paul Hubin récupère un ancien essai de biographie familiale, il raconte plusieurs de ses rêves, il donne à lire de nombreuses pages de son journal, il reproduit une petite dizaine de lettres, certaines non envoyées, il évoque toute une galerie de personnages, les uns célèbres, d'autres inconnus comme cette Bertie, « âme à l'abandon », amie précieuse jusqu'à sa mort prématurée, il retrace à grands traits enfin sa carrière d'écrivain et surtout de photographe. Autant de textes qui nous font découvrir une personnalité riche et tourmentée.

Dès son adolescence, et contre le souhait paternel, Jean-Paul Hubin rêve d'écrire, une envie que la fréquentation des grands auteurs et en particulier d'Henry Miller, l'écrivain élu entre tous, ne pourra que porter à l'incandescence. « Écrire » et surtout « s'écrire ». Jean-Paul Hubin composera quelques textes et réussira à en publier certains, mais — et cette limite sera vécue comme une souffrance — ce n'est pas par les mots qu'il parviendra à exprimer le mieux son moi profond. Son meilleur outil, son arme, ce sera la photographie qu'il pratiquera en professionnel et en artiste. Comme il l'analyse lui-même finement à plusieurs reprises, photographe ce n'est pas, ou pas uniquement, saisir dans son altérité un objet, une personne, un paysage, c'est se saisir soi en eux, exister dans ses photos. Il se définit donc tout naturellement comme « autobiographe photographe ».

Les réalisations de Jean-Paul Hubin sont importantes. Il écrit, s'engage avec Marc Liebens dans l'aventure du Théâtre du Parvis — une longue et belle lettre en témoigne —, participe à de nombreuses expositions de photos saluées régulièrement par la critique et qui, parfois, donnent naissance à des publications. Ecorché vif, Jean-Paul Hubin souffre, cependant, de n'être qu'imparfaitement entendu et compris. « C'est moi, et tout le monde s'en fout ». Le temps de vie s'amenuise. D'où cette fièvre qui s'empare de l'auteur au lendemain de son infarctus et de son opération cardiaque de juin 2004. Plus que jamais le taraude le désir de laisser une trace. Il tient alors plus régulièrement son journal, regroupe ses différents textes, se réjouit d'être accueilli au Musée de la Littérature. Conscient d'affronter la « dernière ligne droite », il cultive aussi un nouvel art de vivre. Puisque la mort est proche, il se recentre « sur la vie quotidienne, au jour le jour, avec de minuscules bonheurs ».

Le drame du 18 avril 2010, va tragiquement redistribuer les cartes.

Les quatre derniers chapitres du livre, hommage à Thomas, le fils disparu, et violent cri de douleur paternelle, témoignent de cet « après ». A celui qui écrivait, en décembre 2005 pensant à sa propre mort: « Désormais, il me faut vivre face à l'inconnu, ayant épuisé les multiples facettes de l'existence. Je me prépare de la sorte à affronter la dernière expérience qui me reste à découvrir et

à laquelle j'ai donné mon consentement il y a longtemps déjà », le destin va cruellement répondre. L'expérience à affronter, tragique, n'est pas l'expérience attendue.

Thomas Hubin — Tom — meurt une nuit d'avril 2010, à presque trente-neuf ans. Crise d'épilepsie, malaise cardiaque, mal de vivre, les circonstances de sa mort restent floues. Jean-Paul Hubin va tenir pendant de longs mois le journal de cette disparition — celui-là même que nous lisons dans « Débarras ». Ce même journal il va aussi l'éditer artisanalement en quatre petites brochures illustrées de photos, qu'il va distribuer autour de lui, principalement aux amis de son fils. Désir d'exprimer cette peine, cette douleur qui renaît continuellement mois après mois ; désir de trouver les mots, de les donner à lire au risque de blesser parfois certaines ou certains dont il parle sans fard. Un long et difficile cheminement qui permet à Jean-Paul Hubin de mieux communiquer, par-delà la mort, avec son fils, ce « type secret qui se cachait — si mal — derrière un nuage de dérision totale, d'humour noir, grinçant », ce passionné de musique jusqu'à la démesure .

Au terme de cette lecture — une forte lecture — j'ai cherché à sélectionner un extrait qui rende bien compte des deux parties de « Débarras ». J'ai choisi celui qui suit, malgré ses nombreuses et mystérieuses initiales, en précisant tout de même que HM désigne Henry Miller et que HB (comprenez Henri Beyle) est un texte de Mérimée, hommage peu connu à son ami Stendhal.

*Je ne suis pas un saint, moi non plus, je suis sans doute un sacré salopard, moi aussi, j'ai l'impression de ressembler de plus en plus à TOM, ou devrais-je dire de faire ressortir en moi ce qu'il en avait pris lui-même : cette vérité avec les gens, ne faire que ce qu'il avait vraiment envie de faire, laisser tomber le reste (pour moi J., K., F., Mich' et Ch. Et Pl.) Ecouter de la musique, relire HB de Mérimée, me br. avec HM, cuisiner pour des amis. Dire la vérité, ne pas mentir. Photographier. Ecrire. Ecrire. Photographier.*

Michèle Maitron-Jodogne/ APA-AML